

SENS PLASTIQUE

REVUE MENSUELLE

instituto de arte contemporânea

JANVIER 1960

N° XI

GALERIE PIERRE

(Pierre Loeb)

En permanence :

VIEIRA DA SILVA - SZENES - BERNARD DUFOUR
KALLOS - ROMATHIER - MACRIS - LOMBARD
LA BOURDONNAYE - GARBELL
MARIE RAYMOND - CABUS - LOUTTRE - PONCET

2, rue des Beaux-Arts, Paris (6^e)

GALERIE CREUZEVAULT

9, avenue Matignon — BAL 36.35

Avril : GERMAINE RICHIER

Juin : CLAVE

Mai : GEORGES ROUAULT

En permanence :

PICASSO - ROUAULT - MIRO - MAX ERNST
DIMITRIENKO - POLIAKOFF - GILLET

GALERIE ARIEL

1, avenue de Messine, PARIS — CAR. 13.09

BITRAN — DUTHOO — GILLET
GOETZ — MARYAN — POUGET

et maîtres de la peinture contemporaine

GALERIE Jacques MASSOL

12, rue de la Boétie, PARIS — ANJ. 93.65

CLERTE

ANDERSEN — BUSSE — CLERTE — CORTOT
DMITRIENKO — GASTAUD — GERMAIN
LACASSE — LAGAGE — RAVEL — KEY SATO

GALERIE BRETEAU

**BENRATH
DUQUE
DUVILLIER
LERIN
LUCAS**

GALERIE LARA VINCY

47, rue de Seine
Paris (6^e) - DAN 72.51

A partir du 20 janvier
Gouaches des peintres de la galerie

ALLIO — CLOUGH — KITO — MUNFORD — RAZA
Sculptures de WOSTAN

GALERIE RAYMONDE CAZENAVE
12, rue de Berri, Paris (8°). ELY 14.56

ABBOUD
OSCAR GAUTHIER
WENDT

BORES — LANSKOY

GALERIE BELLECHASSE
266, boulev. Saint-Germain
Paris (7°) — INV 20.39

20
PEINTRES DE LA GALERIE

GALERIE SYNTHÈSE

66, boulevard Raspail Paris (6°) — LIT 47.32

Peintures

ALIX - BOURDIL - JEAN COUY - GARBELL
LEROY - LOMBARD - MEYSTRE - PELAYO
POLLACK - RAVEL - SABY-VIRICEL - Etc...

Janvier

LE SOLEIL DANS LA TÊTE

Librairie - Galerie

Poésie Surréalisme
Littérature d'Avant-Garde

Expositions en préparation :

L'École Lyonnaise

Poèmes instantanés de J.-C. LAMBERT
et J.-J. LEVEQUE, illustrés par BERTINI
RECALCATI - VERGA - RICHARD GAIL - PARKER

10, rue de Vaugirard, Paris (6°) — ODE 80.91

SOMMAIRE

JEAN-CLAUDE SCHNEIDER : *Eveillez-vous, la voix du veilleur vous appelle.*

ARMEL GUERNE : *Poème.*

PIERO HELICZER : *Hundertwasser.*

JEAN-LOUIS DEPIERRIS : *Lell Boehm.*

RENÉE BOULLIER : *L'œuvre de Marcelle Cahn, miroir à deux faces.*

ROBERT LEBEL : *Isabelle Waldberg.*

ANDRÉ VERDET : *Poème.*

Les Expositions vues par :

RENÉ BOULLIER - JACQUES BOURSAULT

SERGE HUTIN - JEAN-JACQUES LEVEQUE

THOMAS OWEN

Notes de lecture par :

J.-L. DEPIERRIS - FRANÇOISE HAN

Illustrations de :

MARCELLE CAHN - MAX ERNST

JACQUES HEROLD - HUNDERTWASSER

LAUBIES - SCANAVINO - WOLS



« EVEILLEZ-VOUS

la voix du veilleur vous appelle »

La grandeur, il est vrai, est une offense aux vivants, la vérité, un lointain cauchemar. Grandeur? Vérité? mots de résonance nulle, trésors d'un langage aboli, auquel on a préféré le vocabulaire artificiel oh! combien, de l'étouffante, déserte, inexistante réalité. Il est vrai, plus encore, que les voix douloureuses, épouvantées ou riches de conquêtes, suprêmement confiantes, d'un cœur, entre la bouche et l'oreille se perdent... et qu'il faut pour les percevoir, dans les profondeurs mystérieuses de l'écoute, l'infinie ouverture de l'amour.

Mais les portes, en l'homme, du jardin secret? Il paraît que les serrures sont rouillées.

Serait-ce alors le plus subtil, vénéneux artifice du Malin, que d'interdire à la grandeur le battement violent des autres cœurs, que de jeter sur les lumineuses voix de l'esprit le manteau silencieux des Ténèbres? Malheur! Malheur à nous, quand c'est le soir...

Le monde a fui le monde. Déserteurs de la vie, les hommes ont cherché dans les romans de la vie la fausse pâture de l'artificiel, le tiède et rassurant refuge de la non-participation. Car il faut bien enfin un peu qu'ils aient l'illusion de vivre, eux aussi. La dérobade devant le destin. Le courage de l'illusion. L'esprit suicidé, et la poésie, fleur de vérité, déracinée.

Or voici qu'un homme, tout proche de nous, si humain dans son âme et dans sa chair et dans son sang, mais étranger, douloureusement, à son époque, voici qu'un homme a parlé, qu'on n'a pas entendu. Qu'est-ce qu'un nom? s'il n'est submergé par son message? Armel Guerne, ce nom ne vous est pas inconnu, n'est-ce pas? Mais sa parole?

« Il faut aller à l'essentiel. Il faut y aller le cœur nu, les mains ouvertes, n'importe comment, mais il faut y aller. Et croyez-moi, celui-là n'est jamais un de ces hommes fêtés par la gloire et qui s'avancent dans le tonnerre humain des vivats : le solitaire auquel je pense, là où il est, n'aurait pas le temps de répondre aux saluts. »

Oui, nous vous croyons, Armel Guerne. Car il faut bien que nous vous croyions. Courage, enthousiaste jeunesse! tu sais désormais ce qui est devant. Arme-toi pour la chasse spirituelle, avance-toi, le cœur nu, les mains ouvertes, mais ne tends pas l'oreille pour percevoir l'écho : il n'y en a pas! Quel est donc notre espoir, musiciens, peintres ou poètes, nous qui

n'avons pas commencé notre âge, debout devant le seuil muet obstinément, de l'approbation des hommes? Et si, au bout du compte, nous perdons nous aussi la lutte — car c'est une lutte, celle contre le désert et l'inertie — n'allons-nous pas abandonner avant que d'entreprendre? Quelle est cette époque où les intelligences empressées à ne pas omettre le moindre talent, s'engouent pour des poètes de salon, d'éventail, d'esthétisme ou de romance populaire (tous ceux-là sont légions) et passent, insensibles, sans sourciller, sur cette rare poésie du cœur, de l'esprit et du feu? Armel Guerne, au midi de la vie, ne les a pas touchés : c'est là pour un jeune, matière à lourde et amère méditation...

Parlons de ce poète, ce solitaire, ce conquérant. A côté de l'humble vénération qu'il porte à ses maîtres (Bernanos, Bloy, Rimbaud, Paracelse, Le Moyen Age) il est aussi l'incomparable, le véritable traducteur d'Hölderlin, Novalis, Rilke, Melville, de l'auteur anglais, mystiquement anonyme, du *Nuage d'inconnaissance* et de bien d'autres encore. Mais écoutons surtout l'éloquence, chargée de résonances et d'appels, de ses thèmes : *Mythologie de l'Homme, Danse des morts, La Nuit veille, Le Temps des Signes*.

Un homme qui sait encore l'angoisse, la vraie, et l'espérance, la seule. L'homme d'un combat avec un temps à la dérive, et homme de combat lui-même ayant donné ses preuves. L'homme en douleur sous le poids de la mort devenu trop brutalement écrasant, hors de l'humaine mesure. L'homme visité sur le versant nocturne de sa vie, enrichi, dirigé peut-être, par les puissances obscurément éclatantes du rêve. Le plus secret de l'homme, enfin, ce jardin spirituel, abrité sous les vents impitoyables du temps dernier, mais qui n'a pas abdiqué, celui-là, dans sa quête des signes...

Cela ne parle-t-il pas, peut-être? C'est *notre* temps, quand même! L'aujourd'hui — mais on dirait que le présent est déjeté. C'est le mystère de l'univers et du langage, de l'essence des choses et de l'âme — mais les énigmes, paraît-il, sont vaincues, et l'âme, l'immortelle, on la dirait morte. Et c'est pourtant *notre* langage, non pas celui que nous parlons, mais celui que nous devrions saisir si nous tentions de vivre et de mourir.

Déshérités d'amour, cela encore ne nous parle pas? Rien ne s'ouvre en nous, très profondément, au voisinage du cœur?

Alors, que je crie ma désespérance à ce temps sourd!

JEAN-CLAUDE SCHNEIDER.

QUI SAIT

à la lettre K

Verte vitre pure, ouverte
Au dur assaut de la lumière,
Cédant comme une femme
Aux flèches verticales du soleil ;
Et cependant impure et trouble
Et nocturnement close
Sous le regard oblique et la caresse
Insistante des astres :
Tu te répètes tes magies et ton secret.

Est-ce la main d'un ange ou d'un enfant
Qui lancera la pierre et saura te marquer
Du signe de ton épaisseur ? Ou est-ce le démon
Qui viendra te griffer, te fracassant ?
O toi, la constellée des constellations !

Armel GUERNE.

(Extrait d'un recueil à paraître sous le titre :
« Testament de la Perdition ».)

HUNDERTWASSER

Murs, murmures d'eau, sans seins de fleuve Seine. Je vous écris d'une des plus belles villes du monde. Mais ville, c'est dire qu'elle ne peut plaire qu'à des enfants. L'architecture de la rue n'a été faite pour eux. Ainsi ne peut-elle leur être dommageable (leur faire dommage). Le niveau des yeux est plus bas qu'on ne pensait, tel le taureau dans le labyrinthe des autres qui sera le sien. La seule chose qui me manquera des villes est l'impression fugitive de jolies femmes au croisement des rues. Guère de peintures ne m'intéressent si elles ne sont aussi des méthodes, par exemple : Burri ou la chirurgie, Hundertwasser et les aluminiums de Mack.

Les mandalas de Hundertwasser : préparer le fond, un mince tissu safran, si l'accident le veut enduit de colle, polir la surface avec une lame Gillette, ne pas se raser, prêter la toile lisse à la lumière d'une fenêtre, boudier sans boudier. Domenico Scargatti ne boude en attendant le dé voulu tandis que da Vinci ne sait sourire. Ne plus remarquer maintenant les glissures des accidents. Enlever un œuf de sa coquille, le placer dans un verre qui n'est un verre, mais un pot de moutarde. Les couleurs sont en poudre ou bien de vieilles lunes d'aquarelle dans une petite palette de bois africain. Poser un pinceau (Eg Tempora) dans l'œuf sur les couleurs avant de le placer sur la toile. Faire quelques traces puis les contourner soigneusement. Entre temps les pinceaux laissés sur la toile qui sert de table posée sur les genoux auront fait des traces. On s'en aperçoit quand on veut se lever. Les contourner aussi avec du bleu marin. La toile sera encore presque entièrement blanche. La poser à côté. Prendre une toile presque entièrement couverte qu'on aura faite à Gibraltar l'année passée. Commencer à la recouvrir de longues traces blanches courbées et irrégulièrement parallèles. L'épuisement de couleur dans les poils du pinceau (sec) et la nouvelle pose créeront l'excuse de modifier les lignes qui commenceront à ressembler aux ondes sonores d'une balle de fusil ou à un champ magnétique, ou deux, si vous voulez, ou trois si cela vous rend moins mécontent. Devenir perlifère, contourner les contours avec de la nouvelle peinture.

Ce qui rend la peinture impossible aujourd'hui

(qui veut dire toujours) c'est la victoire des taches. J'aime entrer dans n'importe quel W.-C. de la rue Mouffetard, entrer dans une galerie me met mal à l'aise, et j'ai appris à espérer le plus beau moment plastique d'un calme Hundertwasser, départ déjà du quietisme sans me choquer (ce qui ne peut me choquer et ce qui, la plupart du temps en choque d'autres). Hundertwasser est une petite victoire sur les taches. Quand je peins moi-même il m'arrive de prendre des bouchées de couleurs (car j'aime sucer les pinceaux humides) et cracher. Je ne m'excuse. Est-ce une méthode les traces de la pluie séchant sur le trottoir, je demande à Hundertwasser il ne me répond... Le labyrinthe du Bardo ou l'état entre mort et naissance.

PIÉRO HELICZER.

LELL BOEHM

Lorsqu'on trouve une parole dans le silence des premières toiles figuratives de Lell Boehm, cette parole semble creuser dans la vie du peintre comme un abîme : cœur sombre, éparpillé, le temps use de Lell Boehm comme d'une brutale brunissure.

Mais voici que les paysages de Haute-Provence, et l'ascèse transparente de leur lumière qui aiguillonne le jour, la conduisent désormais à la redécouverte lyrique de son propre univers. Témoin, non figurative, mais combien impressive, sa dernière œuvre : *Lumière filtrante* (le titre, me dit Lell Boehm, est une main tendue au spectateur) qui stridule de soleil, jaune, vert, bleu, en ses cannelures ou pupilles amoureuses. Témoin, surtout, *Variation en bleu I*, accolade vaporeuse de lumière lilas, d'une unique douceur, et telle une source reposée aux fumées bleutées du sommeil.

Car, vibrations, réverbérations, et toutes résonances étouffées, tressaillent de la consommation du ciel, et, gorgée des reflets de cette terre qui la consume et l'apaise, Lell Boehm, pour recevoir le soleil, enseme les cendres.

Jean-Louis DEPIERRIS.

L'ŒUVRE DE MARCELLE CAHN :

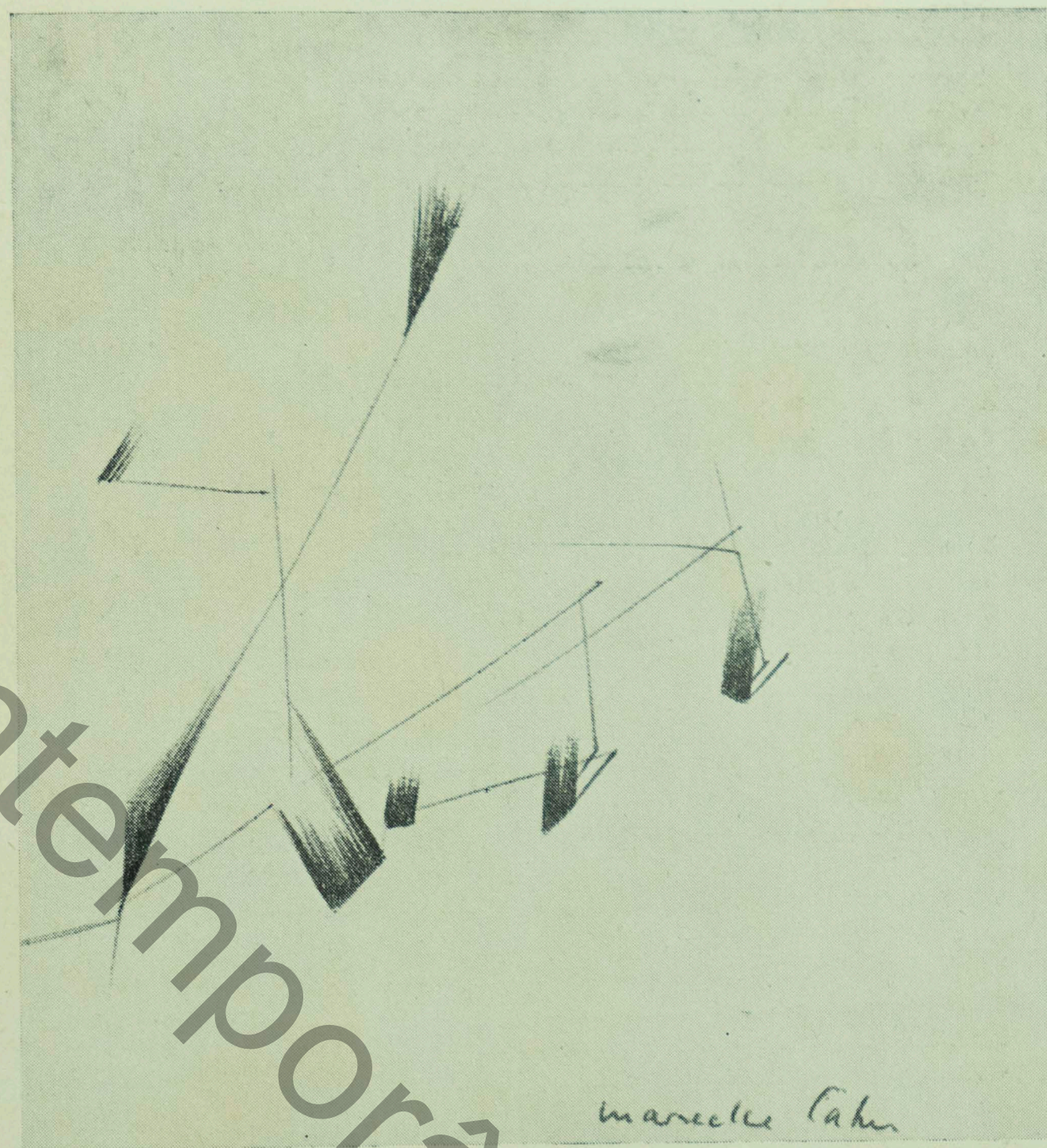
miroir à deux faces

Quand on considère l'ensemble de l'œuvre, et plus particulièrement l'œuvre graphique, il apparaît que Marcelle Cahn a, tour à tour, cédé à chacun des deux aspects de sa personnalité. Sorte de miroir à deux faces, il est bien évident que la rigueur et la précision, cette ordonnance volontairement rigide qui l'ont emportée dans la plupart de ses œuvres, ont été une sorte de renoncement, une continence par rapport à la fougue, à la générosité lyrique de toute une série de dessins, travaillés en virgules, très librement, exécutés en 1935.

« J'ai toujours dessiné ou peint », me dit Marcelle Cahn, « toute petite, je dessinais des dames avec de grandes robes ornées; et quand mon père voulait me faire une grande joie, il me prenait sur ses genoux et dessinait devant moi ». Elle entre à Strasbourg dans un cours de dessin. A cette époque, sa mère, très musicienne, l'emmenait au concert, et la musique de Schoenberg, son « Pierrot lunaire » l'ont marquée d'une durable impression.

Lors d'un voyage à Berlin elle voit les œuvres des peintres du Sturn. Tout en travaillant encore de façon figurative, elle connut à cette époque les œuvres de Kokoska, de Klee, de Kandinsky. Elles l'ont par la suite fortement influencée.

A Paris, à l'Académie Ranson, elle apprécie les corrections de Vuillard et de Maurice Denis. Puis elle s'isole dans sa recherche, et, assez brusquement, tourne vers une expression plus déterminée qui l'amène vers le cubisme. Elle entre en contact avec Léonce Rosenberg et travaille quelque temps avec Léger et Ozenfant. En 1925, elle prend part à des expositions importantes, comme celle d'Art d'Aujourd'hui, organisée par Powenski, qui a groupé à Paris, pour la première fois, des peintres dits d'avant-garde abstraits, cubistes, surréalistes. Arp, Braque, Picasso, Léger, Delaunay y prirent part. Peu de temps après,



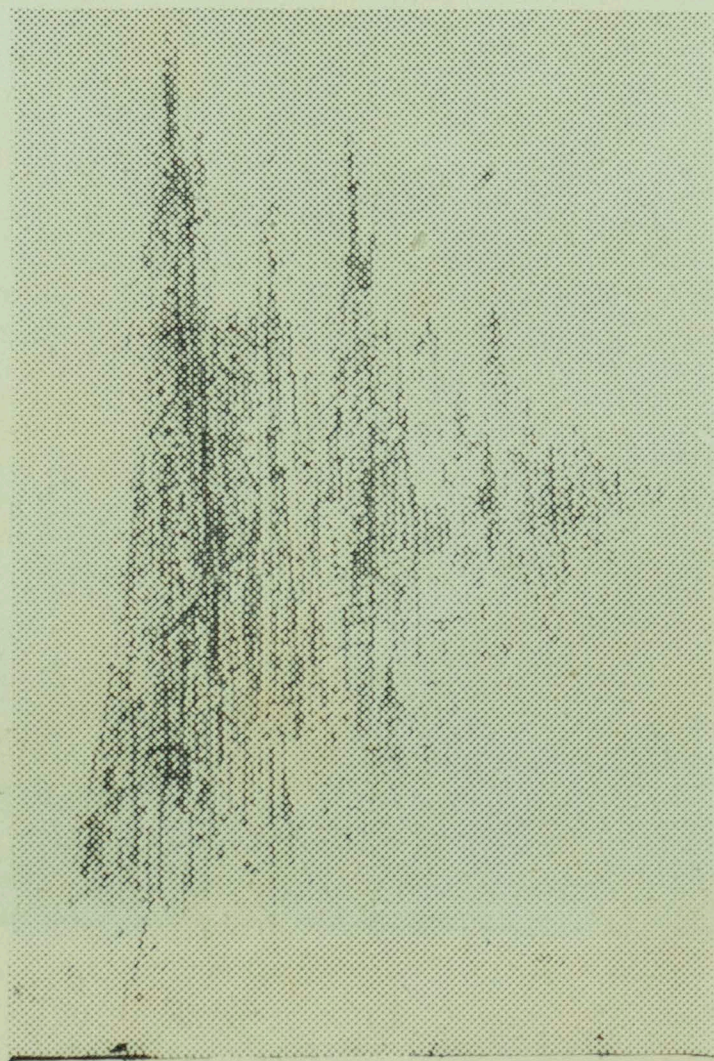
MARCELLE CAHN



HUNDERSTWASSER



MAX ERNST



WOLS

elle fut invitée à cette exposition importante qu'organisèrent Katherine Dreier et Marcel Duchamp, et qui rassemblait toutes les personnalités de l'époque.

En 1930, elle fait partie du groupe « Cercle et Carré », fondé par Michel Seuphor, avec Mondrian, Kandinsky, Arp, Thorès Garcia, et bien d'autres.

Ceci pour dire que si Marcelle Cahn a travaillé surtout seule, car elle n'est restée longtemps ni chez Léger, ni chez personne, elle était néanmoins dans le mouvement d'avant-garde. Son œuvre a grandi dans le berceau de l'art abstrait, elle en porte la marque.

L'orientation que Marcelle Cahn a donnée à sa vie, a déterminé son œuvre. La femme et l'artiste se sont élevées à la fois dans la recherche du plus dépouillé. A la suite de Mondrian, elle tend vers le plus pur équilibre, avec la précision d'une épure. Précision, minutie, délicatesse, transparence de cristal, ce sont ces qualités qui, tout en laissant à l'œuvre un caractère exceptionnellement volontaire, lui garde sa féminité et son authenticité.

Œuvre apaisante parce que reflet d'une paix, d'un monde intérieur de méditation et de mesure. Œuvre totalement désincarnée qui est plutôt un jeu subtil de l'esprit, en ce sens qu'à l'inverse de ceux qui ont exalté la matière, Marcelle Cahn a laissé à celle-ci un minimum d'existence. On ne peut pas dire qu'elle ait exalté l'esprit, on n'élève pas ce qui est au-dessus, elle nous communique plutôt un état. Avec limpidité et clairvoyance, dans l'équilibre et la simplicité, Marcelle Cahn semble planer dans un besoin de perfection, longtemps établi sur l'équilibre des droites et l'équation des parallèles et des cercles, nous voyons maintenant apparaître l'oblique, la courbe, la volute. Dans les dessins les plus récents se font jour un lyrisme nouveau, une liberté oubliée depuis 1935, et comme sublimée.

RENÉE BOULLIER.

ISABELLE WALDBERG

On souhaiterait voir, disposés ensemble dans une serre, les êtres-plantes dont Isabelle WALDBERG parsème les expositions depuis plusieurs années. Isolées, ces sculptures s'agrègent difficilement au cercle de famille de l'art abstrait ou non. Elles font, dans les Salons, figure d'enfants terribles et boudeurs, au bord du fou rire, du trépignement ou des larmes. Ainsi *Agarien I^{er}*, exilé dans un couloir du dernier Salon des Réalités Nouvelles, jouait à merveille son rôle de mauvais sujet mis en pénitence.

Inaugurant peut-être une lignée de monarques lunaires dont l'autorité s'étendrait au moins sur trois règnes, *Agarien I^{er}* a le port hautain d'un roc, la silhouette sinueuse d'une liane et le déhanchement d'un danseur. Il avance en hésitant quelque peu, visiblement gêné par son apparence ambiguë mais non dépourvue, pourtant, d'une assurance assez moqueuse qu'il doit à son extraordinaire équilibre sculptural. Les personnages d'Isabelle WALDBERG (aussi indéfinissables qu'ils soient sur le plan d'une classification rigoureuse des espèces) affrontent toujours à leur avantage l'épreuve redoutable de l'incarnation. Leur existence ne saurait être discutée. Ni monstres, ni géométries, leur présence s'impose à la mémoire, sans que l'on puisse distinguer avec certitude les éléments naturels ou oniriques dont ils se composent. Cela tient moins du fantasme que d'une étonnante capacité de travestissement charnel.

Chacun de ces personnages émane d'ailleurs du précédent, selon l'esprit de continuité qui cimente les dynasties. Derrière *Agarien I^{er}* se profile le monument pour une faillite qui figura en 1958 au Musée Rodin, à l'exposition de sculptures de l'Ecole de Paris. Isabelle WALDBERG est coutumière de tels passages puisqu'elle est entièrement indemne du préjugé qui établit des barrières infranchissables entre l'inanimé et le vivant. De même, le *Monument pour une faillite* procède de l'*Autolaocoon* du Salon de la Jeune Sculpture de 1957, où se nouait le corps à corps de la matière aux prises avec elle-même, tandis que

Suivi de, montré à la Galerie Claude Bernard en 1958 et ensuite chez Jacques Dubourg, traduisait cette relation de soi à soi sur le mode d'une scissiparité non encore accomplie.

On remarquera que les titres de ces sculptures, notamment celui si caractéristique de *Chair d'arbre*, exposé au Musée de Tours en 1957, désignent toujours une étape de l'itinéraire que parcourt Isabelle WALDBERG sans céder à l'incidence des obstacles immédiats. L'initiation reçue par elle à l'Ecole des Hautes Etudes et au Collège de Sociologie l'a sans doute incitée à rejoindre ce qui subsiste d'efficace, après tant de profanations assidues dans les sculptures dites primitives, à savoir leur plénitude d'objets fondés sur l'équivalence essentielle des substances et des formes.

Depuis ses constructions de bois ou de métal qui parurent à New-York, chez Peggy Guggenheim, dès 1944; à Paris, chez Jeanne Bucher, en 1946; à l'Exposition Surréaliste de 1947, et à Berne en 1956, à l'Exposition Internationale de la Sculpture en Fer, jusqu'aux « portraits » les plus récents, comme celui de Marcel Duchamp, dont deux versions différentes appartiennent, l'une à Rose Fried, l'autre à William Copley, l'inspiration d'Isabelle WALDBERG, manifestée aussi dans ses dessins et ses collages, n'a fait que gagner en ampleur. On la sait soutenue par le sentiment qui lui est familier d'une transcendance accessible à la matière ductile, lorsqu'elle est suffisamment pétrie de rage et d'humour. A ce point, sa réussite est indéniable, et son style altièrement affirmé marque inimitablement ses sculptures aux élans inflexibles et aux articulations intelligentes.

Robert LEBEL.

L'ATTENTE

Les couteaux les cuillers la bouteille l'aiguière
L'écarlate nectar en flammes dans les verres
La miche en plein milieu comme meule de blé
Et la salière en bois tronc menu d'olivier

Une fenêtre ouverte à la reine lumière
Une table sa nappe et la quiète jonchée
Des chaises alentour ainsi que des sculptures
Le papillon curieux et l'abeille impolie

En tenue d'apparat les étains et les cuivres
Le civet arômal mitonnant sur la braise
Salades et cerfeuil s'égouttant sur l'évier
Et des carreaux rouges aussi beaux qu'une fresque

Je répète à dessein la lumière opulente
Ce bonheur dans l'ambiance et l'éclat du couvert
Si j'en oublie à tort pivoines dans leur vase
Puis les fruits de Brueghel de Velours dans un plat

Mais où sont les mangeurs paroles et sourires
Les hôtes de la fable en ces lieux pacifiants
Quand l'odeur et le son la couleur et la forme
Construisent un tableau de prix inestimable

La douceur de l'accueil inexplicite l'absence
Tout est calme et offert Les objets quotidiens
Disposés avec art et leur simple morale
Stables objets régnant et toujours menacés

Le vin vrai sang de l'homme et le pain sa vraie chair
L'eau sa source éternelle où baigner corps et âme
Et la chaise son moule aux nobles certitudes
Mais l'homme où est-il donc aux lieux où tout l'espère

L'homme la table mise à ce grand jour public
L'homme qui fait jaillir les clartés réciproques
Pilote et rassembleur de durables présences

Mais l'homme aurait-il pris la piste de l'exil
Il se trouve au-dehors pour nuire à son désastre
Défendre ultime fois ce qui reste à sauver
L'immense et l'essentiel

Pain et vin table et lit
En silence on l'attend
Bientôt il sera là

André VERDET.



SCANAVINO

Les expositions

vues par RENÉE BOULLIER - JACQUES BOURSAULT
SERGE HUTIN - JEAN-JACQUES LEVEQUE
THOMAS OWEN

● ROMATHIER gouverne sa vision du monde vers une compréhension par les formes, dans les formes, de ce monde dont il est maître par le regard. Nul truquage dans cette attaque franche du motif, dans ces retouches laborieuses et non camouflées, dans ces élans inspirés, ces contorsions mouvantes de la forme. Que le thème choisi soit l'arbre, la branche de l'arbre, le frémissement du feuillage, les jeux de la lumière, ou le sol, ou l'un, ou l'autre, l'élaboration est identique, elle est une approche sensible du monde dans sa vivacité et sa vitalité. (Galerie Pierre, rue des Beaux-Arts - 6^e.) — J.-J. L.

● On appréciera chez COLAS-GUERIN la densité des formes situées dans la toile, par un jeu graphique tout à la fois souple, ferme et rythmé. La lumière, subtilement distribuée dans l'espace, nuance les volumes, souligne les accents majeurs des rythmes, vivifie l'espace ambiant. (Galerie du Haut-Pavé, 11, quai de Montebello - 5^e.) — J.-J. L.

● C'est l'aspect humoristique de l'œuvre de REUTESWARD qui emporte l'adhésion. Son style n'est, autrement, pas éloigné de celui de Bertini ou de Sonderborg, peut-être plus heurté, plus « cuisiné » et, somme toute, plus contestable. (Galerie La Roue, rue Grégoire-de-Tours - 6^e.) — J.-J. L.

● Parmi les petits formats que nous propose Max Claracserou se distinguent ceux de : PFRIEM, dont la vivacité d'écriture évoque Arshile Gorky; PEVERELLI, aux architectures traitées avec une finesse extraordinaire; HULTBERG, créateur d'espaces, et parmi les sculpteurs : CARDENAS, WALDBERG, HIQUILY. (Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon - 6^e.) — J.-J. L.

● MAX ERNST. — D'une adaptation des réalités extérieures, l'art est passé à une recherche des réalités intérieures de l'homme : exploration quelque peu vertigineuse des résonances profondes qui germent en chacun de nous, déterminant sa morphologie et ses gestes.

Après avoir évolué dans le sens de l'esthétisme, l'art est parvenu au stade de l'expression totale. A cette charnière entre la figuration servile et le lyrisme se trouve l'œuvre singulière de Max Ernst.

Quand on aura admis que la peinture fantastique n'est pas un ramassis d'histoires enchantées, de contes de fées et de grands spectacles en technicolor, mais, au contraire, une compréhension totale du monde (voyez Bosch) on aura, du même coup compris que la peinture surréaliste (qui est une peinture fantastique) était l'étape indispensable entre la figuration anecdotique et la peinture totale.

Ernst se trouve à une place privilégiée : marqué encore par un héritage immédiat (les peintres actuels se réfèrent à des peintres souvent éloignés) il a su, au cours de son évolution, franchir le pas difficile et accéder à un art apte à conjurer les éléments, à en restituer la saveur intime, secrète : but de la peinture de ce temps.

« Le rôle du peintre (écrit Max Ernst en 1936) est de cerner et de projeter ce qui se voit en lui », définissant du même coup la peinture surréaliste et donnant les prémices d'une peinture soucieuse de traduire l'homme et la nature dans une intime communion.

Joë Bousquet (qui l'a si remarquablement compris) a pu écrire à son sujet : « Cette œuvre ne s'est pas affirmée sans ébranler la définition traditionnelle de la conscience », ce

qui met singulièrement en valeur le rôle joué par Max Ernst dans la peinture contemporaine. Actuellement, les peintres se reconnaissent traducteurs du monde dans ses relations immédiates avec lui, alors que, jusqu'alors, intervenaient en écran : le symbole, l'anecdote... A ce titre, Ernst est plus moderne, par exemple, que Picasso ou Dufy, que Matisse ou Braque, ces derniers étant directement tributaires de leurs aînés et aussi plus soucieux d'enrichir une technique que de la transformer, ce que fit Ernst, créateur, on le sait, de ce qui deviendra le dripping, utilisé par les peintres américains.

Ernst a su, mieux qu'aucun autre, cerner graphiquement les ambitions nouvelles du peintre, et Jean Cassou peut définir cette œuvre dans son aspect « naturel » (ce qui la rend importante aux yeux de la jeune génération) « la nature, elle est dans ces coulées, ces empreintes de matière, la nature tout entière avec son pouvoir infini de jeu, de rêve, de désir, d'engendrement et de meurtre, elle s'exprime dans ses grandioses fantaisies minérales, végétales, solaires et marines, qui sont les plus hallucinants tableaux de Max Ernst, plus spécialement encore dans les chefs-d'œuvre où il nous a confié deux obsessions majeures : l'oiseau et la forêt ».

Exercice de vertige, l'œuvre de Ernst devait être présentée à un large public. L'importante rétrospective du Musée d'Art Moderne met en lumière sa singulière beauté, son extrême pouvoir poétique. (Musée d'Art Moderne, 11, avenue du Président-Wilson - 16^e.) — J.-J. L.

● Agam, Albers, Bury, Duchamp, Mack, Rot, Soto, Tinguely, Vasarély, se réunissent sous l'égide d'une idée nouvelle : la multiplication des œuvres d'art. Œuvres d'art qu'ils appellent aussi parfois : « Objets d'Art ». Agam, avec son tableau noir où peuvent circuler huit bâtonnets blancs, dit : « Vous êtes tous capables de faire un tableau avec ce que je vous propose. » Tinguely, plus cynique, vous convie à poser n'importe quel objet sur un axe de rotation de 2.800 tours-minute. Ainsi, par le truchement de la rotation, un peigne, un carton déchiré, un fil de fer tordu, peuvent devenir autant de sculptures. Duchamp fait tourner rond des disques désaxés, et cela donne le vertige. Bury, dans le ciel étoilé de sa petite ardoise, fait passer des constellations, au bruit lancinant d'une goutte d'eau tombant sur la tôle de quelque insolite toiture. Vasarély s'est caché derrière une plaque de verre dépoli. Il a jeté un caillou dans le miroir précis et limpide de ses ondes, et la surface en est restée toute troublée. Rot et Soto superposent les blancs et les noirs, l'un dans la volute, l'autre dans le carré. Ce sont de poétiques jouets pour les enfants qui ont grandi. (Galerie Edouard Loeb, rue de Rennes - 6^e.) — R.B.

● Luce NORC s'abandonne délibérément au jeu de son imagination laissant surgir en elle, formes, couleurs et arrangements; mais c'est tout le contraire d'un art « informel » : de telles œuvres témoignent d'un raffinement, d'une minutie extrêmes qui ne sont pas sans faire songer un peu aux admirables dessins à la plume d'Unica Zurn. Une œuvre remarquable à suivre de très près. (Le Soleil dans la Tête, 10, rue de Vaugirard - 6^e.) — S. H.

● A qui demanderait la définition de l'œuvre de WOLS, il faudrait répondre par quelques-unes des pensées les plus significatives de Lao Tseu dont il fit sa lecture de chevet. D'un surréalisme inquiet (que l'on rapproche pour faciliter les choses de Klee) où s'inscrivent de fines architectures en délire, Wols est arrivé à une libération totale du moi, sous forme d'un tachisme avant la lettre. Parce que pour lui, alors, « le potentiel créateur du peintre s'extériorise directement dans l'image

sans passer par l'objet, le point de départ est le vide et non pas le rapport avec le concret ». D'ailleurs, Wols a, lui-même, écrit « voir c'est fermer les yeux ». C'est dire que nous avons à faire à une peinture qui dépasse le hasard et les faits. Le hasard parce que rien ne part de soi qui n'est fortement lié à d'autres choses dont il est directement issu; les faits parce que, parti du rien, d'une zone de pensée d'où tout souvenir a été éliminé, le germe de la création est, en fait, la résultante d'une sorte de fatalité. (Galerie Europe, 22, rue de Seine - 6°.) — J.-J. L.

● Un courant d'art, qui, partant à travers le monde, suscite des curiosités nouvelles, matérialise les rêves et spiritualise les réalités, gagne de proche en proche. Un nouveau langage s'élabore, un message à la fois inquiétant et savoureux, les yeux s'ouvrent sur les mystères de la vie et de l'univers. Ainsi qu'une pierre soulevée met à jour le secret des petites bêtes inconnues, des radicales dentelées, des miroitements et du luisant de la terre inviolée jusque-là, ainsi la pensée fantasmagique nous met en contact avec un monde sous-jacent, dont l'étonnante richesse nous envoûte et nous ravit. Nous ne quittons pas la réalité, nous la pénétrons. Les artistes-mages qui nous entraînent par des chemins étranges ne méprisent pas l'objet, bien au contraire. Ils lui donnent une importance nouvelle, grâce au jeu subtil des correspondances. Le songe le plus insolite n'emprunte jamais que les formes de la vie, que celle-ci soit de chair et de sang, ou plus élémentairement cristalline ou minérale. L'œil, le sein, la rose, le feuillage, les racines, l'écorce, l'insecte et le poisson, l'écume de la mer, la conque, les ruines antiques, les ossements polis par le sable, l'algue, les nuages, l'ombre de l'invisible, le fer hérissé, le viscère mou, l'homme tout simplement ou l'enfant parmi ces choses, autant d'éléments qui participent à l'expression fantastique. Les artistes les plus engagés sont là présents, venus de France, de Belgique, de Hollande, de Suisse, d'Allemagne ou d'Amérique du Sud : Max Bucaille, Marcel Delmotte, Paul Dufrane, Marc Eemans, Jean-Jacques Gailliard, Alice Frey, Diana Johfra, Jane Graverol, Félix Labisse, Armand Verecke, Jean Monod, Helmut Plontke, Eva Garcia et Aubin Pasque dont la démarche est marquée d'une exceptionnelle dignité, d'une profondeur et d'une gravité prophétiques. (A Anvers.) — T. O.

● Il faudra bien un jour s'habituer aux paysages interplanétaires, leur donner sur les buffets Henri III la place de choix au clou qui les concerne et, venus ces jours bénis d'un lunatique pompiérisme lunaire, les confronter avec les notions de perception stellaire que quelques artistes nous proposent.

Théo KERG (Galerie Bellechasse) ayant accumulé sur ses toiles matériaux et matières les plus étranges, élaborait des mondes ardu, des gravitations, des chausse-trappes, accidentait l'explorateur et, sûr de lui-même, vous ramenait sur la Terre quand vous étiez sur la Lune. Puis il vous lâchait en gardant un peu de vous accroché à ses structures.

Claude GEORGES (Galerie Drouin) en coulant un argent vif, enté de teintes presque mortes, habille des paysages machines, des volcans mécaniques, des routes tapis roulants, fait éclater des révolutions de bulles et, si vous n'êtes pas morts une fois parmi toutes les autres, c'est tant mieux pour vous.

C'est dans la Lune des enfants et des vraies grandes personnes que Sophie GRANDVAL (Galerie Durand) a promené ses regards. Animaux tristes, animaux gais, mais pas animales, habitent de drôles de forêts et maisons, vivent dans de jolies couleurs et au milieu d'un vrai bouquet (enfin des fleurs qui vibrent, accumulent les comptines et les chats perchés.

Ce serait tout du voyage, si passant de l'une à l'autre, au « Soleil dans la tête », les ultra-sons de BAJ n'étaient venus nous faire violence, d'une calme hideur, détaillé dans ces agrestes paysages qui sont de nos musées l'ornement le plus sûr, accompagnés des attentats bienfaisants de ANCESCHI,

FARFA, FONTANA, FRANCESCHINI, HAUSMANN, RECALCATI, VERGA, et venu par la fusée du soir TAKIS au service d'un Art interplanétaire d'une virulence nécessaire dont les tenants sont distribués par la revue *Il Gesto*.

Quant aux amateurs de sommeil, ils trouveront pour quelques milliers de francs le sédatif de leurs rêves place du Tertre. — J. B.

● TUMARKIN. — Mais tandis qu'hier sur le linge, c'était le visage du torturé qui s'imprimait, dans la Passion qui vient, ce sont les torturants qui griffent la toile, prennent des postures d'insectes, scarifient le regard. Les milles ferrailles soudées à des pigments métalliques pour devenir échappées aux tenailles elles-mêmes, instruments contondants, secrète alliance des meurtrissures pour, en déchirant l'œil, apporter enfin la non-peinture, le saccage de l'âme. Tumarkin, en fixant des tiges qui deviennent couteaux, rasoirs pour l'esprit, en promulguant les meurtres essentiels, crée un monde de l'Art pour l'Intelligence. (Galerie Saint-Germain, boulevard, Saint-Germain - 6°.) — J. B.

Notes de lecture

par J.-L. DEPIERRIS - FRANÇOISE HAN - JEAN IGE

● ALEXANDRE BLOK : *Poèmes choisis*, présentés par Hubert Juin (Pierre-Jean Oswald, 1959). — De la fraîche et fière chanson de *Solveig* (Ta voix, plus sonore que le poème du vieux pin ! Solveig ! Chanson des verdure du printemps !) aux strophes emportées des *Scythes*, voici vingt-trois poèmes d'Alexandre Blok. La présentation de Hubert Juin, intelligente, brève suffisamment, contient l'essentiel : ni longue biographie, ni pesants commentaires, mais les traits qui hâtent notre soif de connaître.

La Russie, l'amour, la Révolution. Un poète authentique se reconnaît peut-être à ce que, même traduit, il reste poète. Son souffle passe d'un idiome à l'autre. Alexandre Blok est là avec tout son souffle, avec tout son rêve, avec ses déchirements et sa grandeur. — F. H.

● DRUELLE, par André Lebois (*Visages de ce temps*, n° 5. Collection dirigée par Jean Digot. Ed. Subervie). — C'est en exégète tout ensemble assuré et mordant qu'André Lebois conduit péremptoirement cette présentation exhaustive (bien que resserrée en 41 pages) d'André Druelle, poète aujourd'hui méconnu, mais qu'avaient su distinguer en leur temps, Eugène Montfort ou Guy Lavaud, Raymond Schwab ou Charles Vildrac, et dans la N.R.F., Jean Paulhan ou Henri Pourrat. Puisse cette plaquette situer à son rang — et qui n'est point commun — ce poète à la voix longue et nourrie et qui déferle comme une marée par des routes touffues et sourdes. Car Druelle, sans soumission doctrinale ni effort concerté d'originalité, insinue en nous, aux lourdeurs humides de l'air, comme une odeur de sève crue. — J.-L. D.

● EDMOND HUMEAU, par Gaston Puel (*idem*, n° 6). — « Que la poésie soit ! Celle que libère Humeau est comme le reflet (le contre-type) d'une âme écrasée qui s'arrache à la confusion et organise sa flamme au-dessus du chaos dramatique. » C'est là rendre compte avec énergie et justesse de la poétique d'Edmond Humeau. Peut-être aurait-on souhaité, cependant, que Gaston Puel serrât de plus près la structure d'un poème-type. Mais il n'en aura pas moins, en esprit fin et sensé, cerné, en ce profil, ce comble de poésie qu'est Edmond Humeau et qu'affirme encore un texte inédit : « L'extrême et la dominante ». Il n'est pas indifférent de noter enfin qu'une abondante bibliographie boucle cette étude. — J.-L. D.

Gérard GUILLOT : *Angélique* (Carnets de Syntaxe). — Chacun des douze courts textes de Gérard GUILLOT dissèque une situation singulière et livre la description d'un être intérieur secret.

Il laisse sourdre un rêve impossible, qui, malgré tout, reste « un long cri, le trop plein d'un cri ».

Il existe une manière inimitable de découvrir le « végétal tissu éponge... de la tapisserie charnelle ». Il y a dans cette œuvre le mystère familial qui filtre sous l'écorce et qui rapproche ces œuvres de la peinture de HANTAI à l'époque où, surréaliste, il exposait à l'Etoile Scellée.

Robert DROGUET ayant exécuté la mise en page, cette plaquette est assurée de l'attention des bibliophiles. La typographie est si bien équilibrée que l'on ne peut séparer le texte de sa présentation. — J.I.

Pierre LOUBIERE : « *Les bagages du ciel* » (Collection du Miroir, dirigée par Louis Emié. Editions Subervie).

« Si les portes de la perception étaient nettoyées, écrivait William Blake, toute chose apparaîtrait telle qu'elle est : infinie. » Ombre des nuages aux paumes du passager, ces BAGAGES DU CIEL s'inscrivent en cette affirmation. En des vers d'une rigueur tendre mais exigeante, Pierre LOUBIERE, hanté d'une émotion secrète, ranime au feu du souvenir toute présence fidèle. Dès lors, l'ombre n'effrange plus le sillage des mondes et Pierre LOUBIERE, dans la plénitude du mot et du métier, module, des profondeurs clémentes du ciel, les assonances feutrées d'un poète noble de cœur. — J.-L. D.

En préparation :

Un numéro consacré à la Nouvelle Poésie
La peinture italienne actuelle
Esthétique pour une destruction du langage
Un art espagnol autre
Connaissance d'André Breton

A paraître très prochainement :

« Abidine » par LUCIEN BERRIN
« Sonderborg » par JEAN-CLARENCE LAMBERT
« Poncet » par BERNARD DUMONTET
« Wostan » par ANDRÉ BELLIVIER
« Recalcati » par IVO MICHIELS
« Bernard Dufour » par JEAN-JACQUES LEVEQUE

Des poèmes :

de JACQUES DUPIN présentés par P.-A. JOURDAN
de MARCEL BEALU

présentés par BERNARD DELVAILLE
d'ILARIE VORONCA présentés par JEAN IGE
d'ANDRÉ VERDET présentés par CHRISTIAN GALI
de EDMOND HUMEAU

présentés par JEAN-LOUIS DEPIERRIS
de JEAN DE BOSCHERE

présentés par ANDRÉ LEBOIS
de ANDRÉ DRUELLE présentés par ANDRÉ LEBOIS

Galerie PHILADELPHIE | Galerie SAINT-AUGUSTIN
44, rue de Seine - Paris (6°) | Bld Hausmann - Paris (8°)
MED. 03.44

En permanence :

R. BARR
REY
GRANDJEAN
JANOIR
JACQUEMON
PERNIN
LE NORMAND
GRANDMAISON

En février :

SENS PLASTIQUE

présente

LES PEINTRES
DE L'AIR ET DE L'EAU

PARLER

Revue littéraire trimestrielle

●
présenté par JEAN IGE
●

●
ARP - BUCAILLE - BELLMER - BAZAINE
H.-A. BERTRAND - MARTIN BARRE - BERTINI
BERGASSE - BOEHM - CAMILLE DOWNING
FAUTRIER - FEITO - FICHET - GOETZ - GUITET
GAUTHIER - GRANDJEAN - HEURTAUX - KERG
KONIG - KINIWA - LAUBIES - LANCELOT NEY
MARTA PAN - PANAFIEU - PAVLOWSKY
SCHNEIDER - SUGAI - TANAKA - VALENSI
VASARELY - VERDET - ZADKINE - VILLON

CHRISTIAN GALI, 28, rue du Docteur-Calmette
GRENOBLE

SENS PLASTIQUE

10, avenue Pierre-Brossolette
PIERREFITTE (Seine), PLA : 54.28

Le numéro : 100 francs.

Luxe : 3.000 francs (tirage à 10 exemplaires).

Abonnement (11 numéros, dont 1 double) :
1.000 francs.

Abonnement de luxe : 30.000 francs.

A régler au C.C.P. Paris 17410.59, de Jean-
Jacques Lévêque, 10, avenue Pierre-Brossolette,
Pierrefitte (Seine).

Rédaction :

J. BOURSAULT
J.-L. DEPIERRIS
Marguerite FOS
P.-A. JOURDAN
J.-J. LEVEQUE

Le tirage de luxe de ce numéro est orné
d'un hors-texte de STAUDACHER

Couverture de LAUBIES

Dépôt à Bruxelles :
Librairie La Proue, 8, rue Arnoul, Bruxelles

LAUBIÈS

GALERIE ANDRÉ SCHOELLER Jr

P A R I S

G A L E R I E S M I T H

BRUXELLES

GALERIE APOLLINAIRE

M I L A N

G A L E R I E 2 2

DUSSELDORF

GALERIE ALEXANDER IOLAS

NEW-YORK